

Centenaire de C.-F. Ramuz

Autor(en): **S.A. / Ramuz, C.-F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **66 (1978)**

Heft [9]

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-275325>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Centenaire de C.-F. Ramuz

C.-F. Ramuz ? Oui, il y a cent ans naissait ce visionnaire de la littérature romande, qui a ardemment aimé son pays, le pays du Rhône. Il en a fait voir les hommes et les femmes, il les a regardé vivre.

Ramuz et la condition féminine ? Un thème qui ne peut se considérer qu'en étant enchâssé dans la constante bipolarité ramuzienne, la solitude espérante ou désespérante, la communion entre les êtres et les choses vivantes. Solitude féconde chez l'écrivain en qui poussent les idées, solitude angoissée chez la simple femme entraînée dans les combats de la vie.

Suivre Ramuz dans sa composition littéraire, c'est suivre, avec lui, l'un de ces chemins rocaillieux où attend le destin.

Aline, « Elle avait son amour-propre qui était de faire seule. » Femme-enfant violée, en butte à des préjugés cruels et meurtriers, elle disparaît.

Mais il y a Christine, qui s'égare volontairement et trompe allègrement Jean-Luc, le persécuté. Une gueuse, quoi !

Et Frieda, des *Circonstances de la Vie*, « qui s'en allait du côté de la ville, en balançant les hanches ; elle se disait : « il faut que j'aie de l'argent à moi. »

Ah, le « beau temps » de l'indépendance sans mari, sans enfants, si l'on vivait à sa guise...

Pour Ramuz, l'indépendance spirituelle a pour fondement un ordre communément accepté par tous et qui correspond à un ordre souverain, régissant la nature des choses, comme le poète le laisse entendre dans : *Le Village sur la Montagne*. La communauté villageoise s'y est resserrée sur un point crucial : « il faut vivre » et cela en se soumettant à une volonté souveraine contre laquelle on ne

se révolte pas. Hommes, femmes, enfants œuvrent d'un commun accord sur une terre aride dont il s'agit d'arracher le fruit. Et « dans les maisons, les vieilles sont restées seules ; elles font le feu. »

« Et Catherine est là, celle du mulet, qui a quatre-vingt-huit ans ; elle est sortie un moment sur le pas de sa porte. Elle branle la tête au petit soleil qu'elle sent venir en elle comme un autre sang plus chaud qui lui fait du bien. »

Les personnages ramuziens nous appellent à aimer la vie, à exister, mais par une secrète espérance.

Dans *Chant de notre Rhône*, Ramuz nous incite à « avoir le goût de tout », comme lui, le poète qui n'a cessé de contempler sa Romandie natale « Les choses bonnes, les choses belles, la terre d'ici et son ciel. »

Dans *Salutation paysanne* il nous invite à suivre le mouvement de la faneuse « cette fille grande et belle à voir, quand même, de près, râtelant. Hardi le râteau ! En avant ! »

Puis, il y a Thérèse de *Derborence* la jeune épouse, presque mère, s'avançant à la rencontre d'Antoine, son mari dans le silence d'un désert de pierres, retenant ses morts. « On disait : Elle est perdue si elle continue. » Elle a continué et ramené Antoine dans le silence de sa foi en l'amour et en la vie. « Elle a osé. »

Découverte du Monde donne une place de choix à la mère de l'écrivain, le petit garçon d'alors : « Un petit garçon tondu ras se présente aux examens du collège ». L'autobiographie précise : « C'est ici que je retrouve ma mère et elle m'apparaît distinctement ce certain matin d'avril. Elle ne dit rien, je ne dis rien non plus ; il me suffit qu'elle soit là »

Les quelques femmes à peine entrevues au fil des pages répondent chacune d'un milieu, d'une mentalité. Chacune participe à quelque chose, à sa manière. Elle naît de la créativité ramuzienne qui tente d'insuffler à chacune d'elles la force dynamique d'une attente active, instinctive qui, tout naturellement, au niveau de la lecture, devient communicative.

S.A.

A lire

L'Euguélionne

de Louky Bersianik



L'Euguélionne : ce nom bizarre est celui d'une extraterrestre qui, tout en cherchant sa « planète positive », se fourvoie sur la terre. Le prétexte est idéal pour déchaîner l'ironie de Louky Bersianik, car rien n'échappe à l'Euguélionne et surtout pas les drôleries ou drames de la condition féminine.

Ce gros pamphlet regorge de trouvailles de style et d'idées baroques, poétiques ou cocasses. C'est une critique féministe presque exhaustive sur les grands sujets : travail, famille, sexisme, pouvoir et psychanalyse, classique quant au fond, mais exprimée avec un talent littéraire tout neuf, et de grandes envolées d'humour ou de colère.

L'Euguélionne, avec sa bonne excuse d'extraterrestre, ne respecte aucun tabou, allant jusqu'à retranscrire au féminin les généalogies bibliques qu'elle ose qualifier de Divines Scribouillures. Elle ne se gêne pas non plus pour nous donner des conseils : « Plus tard il sera trop tard, dit l'Euguélionne. Vous continuerez à lécher les parquets pour assouplir le pas des hommes »...

Louky Bersianik, elle, est Québécoise et il a fallu presque deux ans pour que son livre, accueilli comme un chef-d'œuvre au Canada, parvienne enfin sur le marché européen. C'est en tout cas un(e) écrivain(e) tonifiant(e), que l'on n'oubliera plus. (Ed. Hachette) S.G.

A voir

Prochainement sur nos écrans
un long métrage à ne pas manquer :

La mort du Grand-père

ou « Le Sommeil du Juste »

Réalisation - Scénario : Jacqueline Veuve

Producteur : Jacqueline Veuve



Chronique de la vie et de la mort d'un homme racontée par ses cinq filles, d'un homme représentatif d'une Suisse protestante du début du siècle où la vertu du travail conditionne toute la vie d'un paysan ouvrier, puis patron d'une petite entreprise familiale où les filles travaillent comme ouvrières. L'entreprise devient une importante fabrique qui sera reprise par le fils unique.

Cinq récits qui reflètent le contexte familial et professionnel de cette première moitié du siècle, mais aussi cinq versions de la mort sereine d'un homme qu'habite le sentiment du devoir accompli.